

un parchemin,—et il s'écria en s'asseyant :—Commençons par le plus infâme de tous.

Puis il traça l'ordre suivant :

« Don Fernand Ramirez, mon grand alguazil, je vous commande de prendre au corps don Roderic Calderone, comte d'Oliva, et de le tuer, s'il se veut défendre. »

Le soir de ce jour mémorable, on ne s'entretenait par tout Madrid que de la chute inattendue de don Roderic. Haï du peuple, détesté des grands, comme tous les favoris des rois, le comte d'Oliva ne devait trouver dans son abaissement ni pitié ni sympathie. La crainte seule avait jusqu'alors fermé la bouche à ses ennemis : ils prirent une éclatante revanche en se faisant ses accusateurs. Meurtres, empoisonnements, sorcelleries, concussions, tous les crimes possibles lui furent imputés, et pas une voix ne s'éleva pour le défendre.

Quant à Fernande, instruite de ce qui s'était passé, elle se demandait avec inquiétude si l'apparente clémence de Philippe III envers don Ruiz ne cachait pas quelque dessin sinistre, et s'il n'avait point ajourné sa vengeance pour la saisir plus sûrement.

Quoi qu'il en pût être, tout le temps que dura le long procès de Roderic Calderone, ni Valdesillas, ni don Ruiz ne furent mandés à la cour.

Mais, la veille fixée pour l'exécution en place publique de ce favori, qui allait clore, par un dénouement si misérable, l'histoire merveilleuse de sa fortune et de sa vie, un officier de la cour de Madrid se rendit au château d'Ovéda, où don Ruiz et Valdesillas veillaient au chevet du lit de la marquise, dont la maladie faisait d'effrayants progrès. Là, il remit à don Ruiz un pli scellé des armes royales, et contenant ce peu de lignes tracées de la main même de Philippe III :

« Moi, le roi, j'attendrai demain, à huit heures du matin, en la salle d'audience de mon palais de Madrid, le senor don Ruiz de Soria, qui devra être accompagné du seul Valdesillas, commandeur d'Occana. »

Je suis chargé, dit le porteur de ce billet, quand Valdesillas en eut terminé la lecture à voix haute, d'engager le seigneur don Ruiz à se munir du masque sous lequel il s'est déjà présenté au palais.

—J'obéirai, répondit don Ruiz.

—Je dois vous dire aussi, continua le messenger du prince, que don Diégo de Soria, votre frère, rendu à la liberté, sera admis, à la même heure que vous, en présence de sa majesté.

L'officier s'éloigna, et la marquise fit entendre de son lit de douleur cette exclamation étouffée :

—Défiez-vous de Philippe III !

Fernande s'efforça de rassurer sa mère, mais une profonde terreur s'était également emparée de tout son être.

—Demain, donc, je reverrai mon frère ! s'écria don Ruiz.

—Demain, nous saurons la vérité, pensa Valdesillas.

IX.

AVANT L'EXÉCUTION,

L'existence de Roderic, dont l'influence occulte fut si puissante en Espagne, après la disgrâce du duc de Lerme, avait présenté depuis son commence-

ment jusqu'à sa fin, tous les caractères étranges d'une mystérieuse fatalité.

Né d'un pauvre soldat espagnol en garnison à Anvers, François Calderone, et d'une fille de ce pays, nommé Maria Saladin, il fut maudit en naissant par son père qui, pour se débarrasser d'une charge que la misère lui rendait plus sensible, résolut de se défaire de cet enfant. Un soir le soldat se rendit aux murailles d'Anvers, et, renfermant le petit Roderic dans un sac, le descendit ainsi hors de la ville. Cependant un remords soudain s'empara de lui. Le père eut horreur de son crime, et courut en toute hâte ouvrir le sac et délivrer l'enfant. Par un hasard inconcevable, Roderic n'avait pas souffert de sa chute, et le grossier espagnol, convaincu de l'intervention du ciel en cette occurrence, rentra à Anvers les yeux baissés, son fils dans les dans les bras, et marmottant des prières pour demander grâce à Dieu du péché qu'il avait commis.

Il fit mieux : il alla consulter un frère de l'ordre des Bénédictins auquel il avoua tout, sous le sceau de la confession, en s'informant quel serait le moyen le plus agréable à Dieu de réparer son crime. Le frère lui commanda, au nom du ciel, d'épouser Marie et de légitimer Roderic. François Calderone obéit, et Roderic eut un nom.

Devenu veuf, le vieux François vint rejoindre sa famille à Valladolid. C'est là seulement que les dispositions de Roderic commencèrent à se révéler. Placé en qualité de page chez le vice-chancelier d'Aragon, il se sentit bientôt mal à l'aise et comme emprisonné dans cette position secondaire, qui ne répondait ni aux inspirations de son orgueil, ni aux élans secrets de son ambition.

Déjà souple comme le valet le plus adroit, flatteur comme le courtisan le mieux informé, il avait conquis les bonnes grâces de quelques seigneurs influents au conseil du roi. Parmi ces seigneurs, il en était un qui tenait le sceptre de la faveur royale, et dont l'astre brillait d'un vif éclat auprès du soleil de l'Espagne ; c'était don François Sandeval, marquis de Denia, duc de Lerme.

Ce fut sur cet homme que Roderic prit exemple, ce fut sur sa fortune qu'il résolut de bâtir la sienne. L'événement ne faillit point à ses espérances. Le duc de Lerme était l'âme damnée de Philippe III. Roderic se fit l'âme damnée du duc de Lerme. Il aida plus que personne à la fortune de ce favori, afin de le perdre plus sûrement ; il contribua à l'élever le plus haut possible pour que sa chute fût de celles dont on ne se relève pas. Il avait compris, le politique habile, que la faveur des rois ressemble à une grande échelle isolée, sur laquelle on est solide tant qu'on peut s'y maintenir des pieds et des mains, mais dont le dernier échelon doit être fatal au courtisan, qui, n'ayant plus d'appui que sous ses pieds et ne pouvant user de ses mains pour garder l'équilibre, tremble, chancelle, tombe.

Son élévation fut rapide et étonna l'Espagne entière. Il succéda tout d'abord à don Pedro de Fraqueza, comte de Villalonge, qui remplissait la charge de secrétaire d'Etat. A dater de cette époque, qui ouvrit à Roderic Calderone la carrière des honneurs les plus recherchés, lui seul eut le maniement des mémoriaux, procès et affaires publiques. Les grâces, les bienfaits, les récompenses même de la